

DOUZIÈME ÉDITION

Une créativité renouvelée

Les Rencontres théâtrales de Bulle s'achèvent aujourd'hui, avec le off dans les fossés du château et le spectacle professionnel «Le bossu», à l'Hôtel de Ville. Retour sur les deux premières soirées, qui ont été marquées par l'originalité et la créativité. Une nouvelle preuve de la vitalité du théâtre amateur dans la région, que ce soit chez les jeunes troupes ou les plus aguerries.

NOUVEAU THÉÂTRE

Avec le choix de l'exigence



C. Haymoz

L'émotion était au rendez-vous avec *Gelsomina*, adaptation de *La strada* de Fellini

■ Depuis sa première participation, en 1999, le Nouveau Théâtre a habitué les fidèles des Rencontres théâtrales à des spectacles exigeants et origi-

naux. Après Molière, les Mille et une nuits ou Maupassant, sa dernière production, *Gelsomina*, s'est révélée de la même excellente veine. Celle d'un

théâtre vivifiant, qui combine qualité littéraire et force visuelle.

Comme son nom l'indique, *Gelsomina* est une adaptation de *La*

LA MORGETTE

Le simple bonheur de la scène

■ Michel Sapin l'avait affirmé: «Je ne fais aucune concession, je travaille comme je le ferais avec n'importe quelle troupe» (*La Gruyère* du 12 mai). Chacun a pu le sentir avec *Abracadabra 2000*, qui ouvrait les Rencontres théâtrales mercredi: le metteur en scène a monté ce spectacle avec sérieux et exigence, malgré la particularité de sa troupe. Ces dix comédiens de La Morgette sont en effet issus des ateliers protégés de Lavigny (Vaud).

Dans le travail de mise en scène, on sent par exemple l'attention apportée à l'utilisation de l'espace, autour de ce chaudron géant. A la gestuelle également, ou, surtout, au rythme de la pièce, soutenu d'extraits musicaux (rock, rap, chanson, *Salsa du démon* ou Michel Fugain...). Des éclairages soignés, quelques éléments d'actualité ou locaux (des références à la Gruyère ou à Micheline Calmy-Rey) complètent l'ensemble. De quoi rendre vivante cette confrontation entre sorcières anciennes et modernes, entre celles qui préparent la confiture d'enfant au caramel et celles qui préfèrent rendre les vaches folles...

Peu importe alors les imperfections, les petits soucis techniques (la bande-son qui démarre en retard par exemple). Les personnages restent bien individualisés, la mise en scène dynamique, et les comédiens ont un bonheur évident de se retrouver sur scène. Les sourires au moment des salutations se révèlent plus éloquentes que tous les discours: il y avait une vraie émotion, aussi bien sur les planches que dans la salle. Et pas seulement par le message d'amour qui conclut la pièce. **EB**

EN FLAGRANT DÉLICE

Une première fort aboutie

■ C'est l'une des richesses des Rencontres théâtrales: permettre à de jeunes comédiens de monter un projet, de se lancer... et de le présenter devant une salle pleine. Un pari certes difficile, mais que la troupe En flagrant délice a relevé avec panache mercredi.

Sur scène, trois anges et un humain qui ne les voit pas. Il est chargé de préparer un repas, en fait la sainte Cène. Les anges, eux, l'aident sans qu'il s'en rende compte.

En abordant ce thème pour son premier spectacle, avec la volonté de délirer, Aurélie Bapst, Lætitia Barras, Jonas Marmy et Jean-Luc Barras n'ont pas choisi la facilité: non seulement *Vidange* est une création 100% maison, mais ils risquaient aussi de tomber dans la provocation facile, de trop appuyer le trait. Au final, ils ont évité ces pièges, parve-

nant à trouver le rythme et le ton justes. Leur humour passe par des situations cocasses et par des jeux de mots (l'ange qui a raté son «baccalauréole»). Ou par des répliques qui sentent parfois l'influence d'un humour de style *Kaamelott*.

La réussite de *Vidange* est aussi due à l'efficacité de sa mise en scène et à l'utilisation du décor, tout en légèreté. Ou encore à l'interprétation très sûre des quatre comédiens. Sans oublier quelques trouvailles qui attestent de l'imagination de cette troupe et de sa recherche d'originalité. Comme cette façon de jouer en rythme avec les ustensiles de cuisine, à la manière de Stomp ou des Poubelle boys. Même si la dernière séquence du genre était un peu longue, il n'y avait pas de quoi gâcher le plaisir de ce spectacle drôle et fort abouti. **EB**



C. Haymoz

En flagrant délice, quatre jeunes comédiens qui ont séduit l'Hôtel de Ville

strada, l'un des chefs-d'œuvre les plus célèbres de Fellini. L'histoire est connue: une jeune fille (Florence Masset, poignante de naïveté et d'enthousiasme), part sur les routes avec Zampano, forain brutal (Joël Pot, tout de méchanceté bougonne). Elle découvre, grâce à un funambule (Julien Pochon), que la beauté de la vie peut se cacher dans le moindre caillou. D'abord monologue, signé Pierrette Dupoyet, le livre est devenu pièce de théâtre grâce à Jacques Doutaz.

Puissance poétique

Ce *Gelsomina* a l'avantage de ne pas chercher à copier *La strada*. N'empêche qu'on y retrouve un peu de la même émotion. Une mélancolie encore accentuée par l'utilisation de l'accordéon (joué par Lionel Chapuis). Et par ce personnage du Moi (Jérôme Maradan), à la fois conscience de *Gelsomina* et narrateur, qui, par sa mise à distance, ajoute une autre dimension émotionnelle.

Le texte lui-même recèle une belle puissance poétique, par des envolées lyriques («On a tous collé notre bouche au silence et on a bu du rêve») ou par la puissance de ses personnages, interprétés avec brio. Alternant sobriété de la route et extravagance du cirque, mêlant simplicité du décor noir, magnifiques costumes et marionnettes de Viktoria Riedo-Hovhannessian, la pièce virevolte avec bonheur, ne laissant qu'à de rares moments entrevoir que le texte n'a pas été écrit pour la scène. **EB**

IMAGO

Des mots, comme de la musique

■ A force de se répéter, les perroquets pourraient lasser leur auditoire. Pas ceux de Pierre Gremaud! Avec *Coco*, la pièce qu'il a écrite et créée mercredi soir avec la troupe Imago, l'auteur fait une petite trouvaille. Il transforme en pure musicalité les redites de sept volatiles réunis pour fêter l'anniversaire d'une certaine Coquette. L'ivresse langagière qu'on lui connaît transparaît déjà dans le casting. A la gauche de la reine du jour: Cocardier, Coquecigrou et Codicille. A sa droite: Cocotte en papier, Coqueluche et Coquillon.

Dans leur univers décalé, où l'on s'offre des humains muets en cage en guise de cadeau, les sept perroquets se délectent d'écholalies et d'allitérations presque autant que de vin de dessert. Après un poème déclamé à Coquette par Cocardier, son arrière-arrière-arrière-arrière-grand-oncle – qui en rajoute et bégaie évidemment – voilà la troupe de joyeux volatiles embarquée dans un jeu de société. Le but est d'enchaîner les mots sans se répéter, à la manière des cadavres exquis: «Mi-figue mi-raisin... syndrome de Jacob... corbillard... hardi les gars...»

S'ils se jouent des mots, les perroquets savent aussi se jouer des couleurs, avec leurs ramages chatoyants, cousus par Catherine Blein, et leurs gros becs qu'ils agitent en rythme. Comme une chorégraphie ondoyante tranchant sur les contours futuristes du décor de Klaus Hillmann. Les rouages de la pièce sont si bien huilés, les mots si choisis, que cela mériterait d'être vu une seconde fois. Ne serait-ce que pour bien saisir la chute. **CLP**

LA CIE COUROUJARDIN

Un délicieux ballet de tableaux

■ Le musée imaginé par la troupe CourOujardin, du CO de Jolimont, a fait planer un vent de fraîcheur sur les Rencontres théâtrales. Leur spectacle *Cent Titres* a distillé un message de liberté, en paroles, chorégraphie et musique. «Je veux partir, m'en aller, sortir de ce cadre et être libre!» Aux mots de l'homme en gris de Picasso, les huit personnages qui l'entourent, issus de tableaux plus ou moins célèbres, prennent conscience qu'ils ne sont pas seuls. Et qu'ils peuvent être autre chose dans l'existence que ce que disent d'eux les visiteurs critiques ou élogieux dont les voix résonnent en off.

Les époux Arnolfini de Jan Van Eyck découvrent médusés leur voisine, la femme aux nuages photographiée en hommage à Magritte. La musicienne de Vermeer sort de son stoïcisme et la jeune fille à la fenêtre de Dahli montre enfin son visage. Les personnages s'approprient leur existence, se libèrent de leur carcan, à mesure qu'ils osent regarder la couleur noire en face. Celle-là même qui leur faisait si peur au début.

On sent que les comédiens s'en donnent à cœur joie, dans une mise en scène orchestrée par Anne Sager et Florence Kammermann – qui ont aussi écrit les textes. Bien rythmé, le spectacle aurait pourtant gagné en efficacité si le final était intervenu un poil plus tôt. Une fin délicieuse où les personnages scrutent le public et y vont de leurs commentaires. Juste retour des choses pour des tableaux si longtemps critiqués. **CLP**



C. Haymoz

Magritte revisité par la femme aux nuages

Le rideau se baisse ce soir

La 12^e édition des Rencontres théâtrales de Bulle se poursuit encore aujourd'hui. Cet après-midi, dans les fossés du château, trois troupes se produisent dans le off, sous chapiteau: à 14 h, les enfants des Tréteaux de Chalamala, mis en scène par Théo Savary, présentent cinq courtes pièces. Suivront, à 15 h 30, des improvisations à partir de mots proposés par le public, par les ImprOvisables. Enfin, à 16 h 45, la troupe bulloise L'échappée belle interprétera *Y'a pas d'bémol*, de Sonia Menoud.

A l'Hôtel de Ville, comme à chaque édition, les Rencontres s'achèvent avec une troupe professionnelle: le Théâtre du Kronope, d'Avignon, présente *Le bossu*, de Paul Féval. Une adaptation du célèbre roman de cape et d'épée, mise en scène par Guy Simon. Comme la plupart des pièces qui concluent la manifestation, *Le bossu* est un spectacle enlevé, festif, avec masques et costumes extravagants. **GRU**